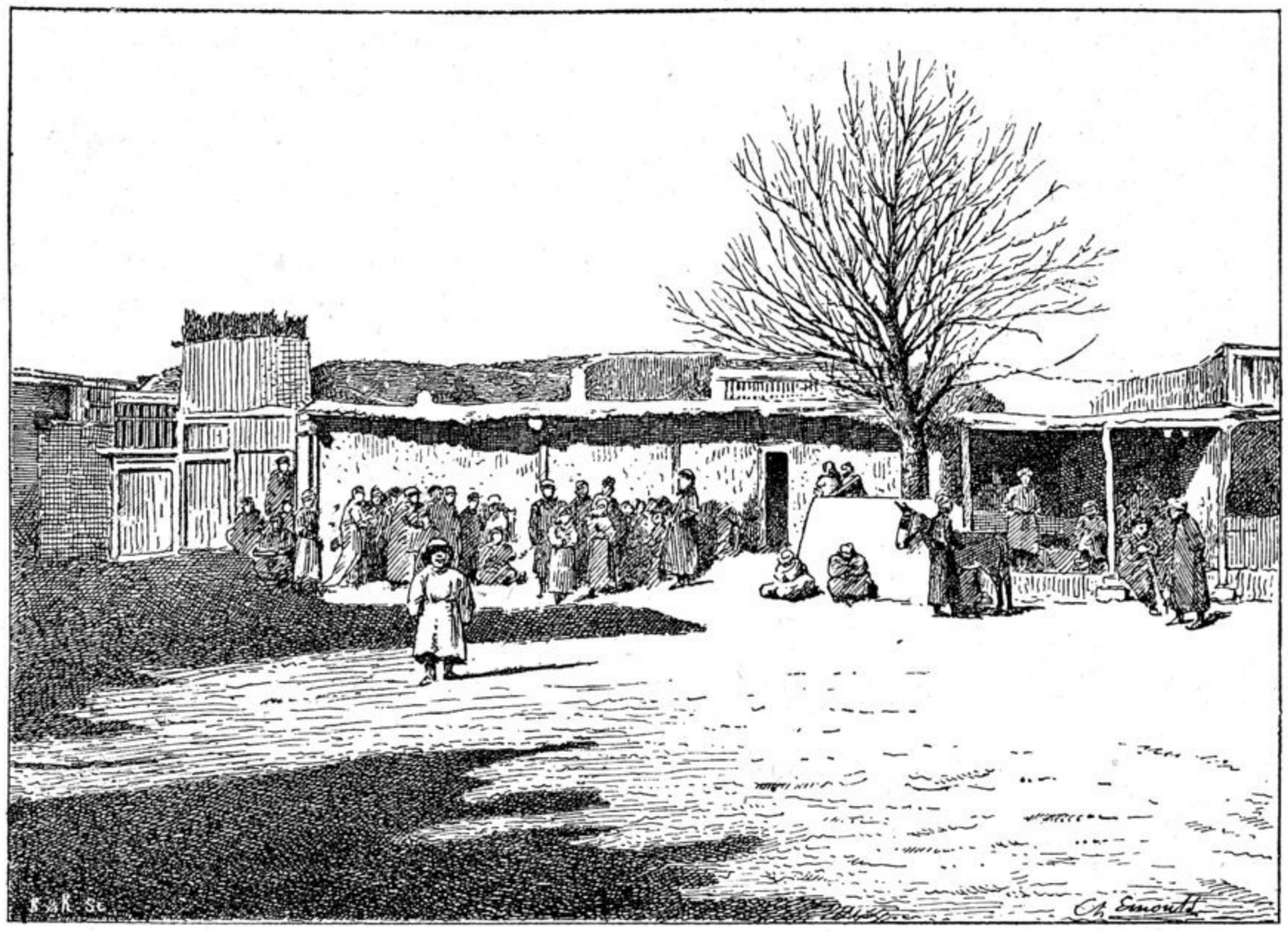
aptes à voyager et que nous pouvions les aller voir ensemble. Je montai donc à cheval et partis avec lui. Chemin faisant, il me demanda si je n'avais pas entendu parler de lui. J'exprimai le regret de n'avoir point ce plaisir. « C'est que tout le monde me connaît, je suis l'homme le plus riche de la contrée. » — « Oserais-je vous demander à combien se monte votre fortune ? — « Oh ! j'en ai tant et tant que je ne le sais



Kotan. Place devant le temple chinois.

pas moi-même, et je suis parti de rien. » — « Et comment vous êtes-vous enrichi ? » — Hé ! hé ! fit-il avec un sourire mystérieux et satisfait, en étant plus malin que les autres, en vendant cher et achetant bon marché, en prêtant peu et me faisant rembourser beaucoup. N'est-ce pas ainsi qu'on fait fortune chez vous et partout ? Et puis, on dépense moins qu'on ne gagne. Voyez-vous l'habit que je porte et le cheval que je monte ? ils ne sont pas brillants ; mais j'ai des moutons et des cha-